



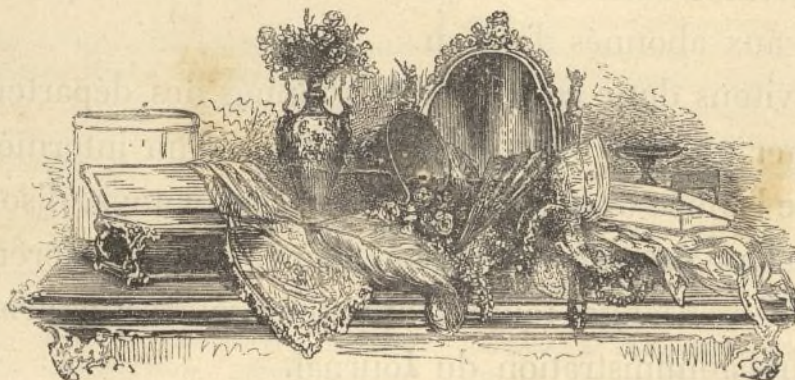
LES

# MODES PARISIENNES

ILLUSTRÉES,

JOURNAL DE LA BONNE COMPAGNIE.

FASHIONS, TOILETTES, AMEUBLEMENTS, THÉÂTRES, LIVRES NOUVEAUX, ROMANS, POÉSIES, CAUSERIES.



DOUZIÈME ANNÉE.

Paris.

CHEZ LE SUCCESSEUR D'AUBERT ET C<sup>IE</sup>,

RUE BERGÈRE, 20.



## AVIS

### AUX ABONNÉS DES DEPARTEMENTS ET DE L'ÉTRANGER.

---

L'administration des *Modes parisiennes* ne manque jamais de remettre la prime à toute personne qui fait un abonnement d'un an; mais il arrive très-souvent que ces primes sont gardées par les intermédiaires qui ont fait la souscription.

D'autres fois l'abonné de l'étranger a payé pour un abonnement d'un an, et l'intermédiaire n'a pris, lui, qu'un abonnement de six mois. — Au bout de six mois il renouvelle l'abonnement, mais il a frustré l'abonné de son droit à la prime qui se donne seulement aux abonnés d'un an.

Nous invitons donc ceux de nos abonnés des départements et de l'étranger qui ont versé dans les mains d'un intermédiaire le montant de l'année d'abonnement; nous les invitons, disons-nous, à réclamer leur prime à cet intermédiaire, et à considérer comme un indigne mensonge toute affirmation que cette prime a été refusée par l'administration du Journal.

---

According to the postal conventions between England and France, English subscribers to our journal have only one penny postage to pay on receiving each number. It, however, often happens, either by mistake or ignorance, that postmen claim a higher charge. In such case, the best thing to be done is to refuse taking the journal and write a letter of complaint to the secretary of the general post-office, who orders the paper to be returned on payment of one penny.



peau de peluche blanche. — Petit garçon de six à sept ans : — Paletot de drap noisette, soutache tout autour en nuance pareille. Tunique de velours noir. Guêtres de drap. Chapeau de velours noir à plumes.

#### Patron de broderies.

- N<sup>o</sup> 1. — Col à broder sur jaconas.  
 Nos 2 et 3. — Bande et entre-deux assortis.  
 Nos 4 et 5. — Bonnet de baptême et sa porte.  
 N<sup>o</sup> 6. — Taie d'oreiller.  
 N<sup>o</sup> 7. — Mouchoir point de feston.  
 N<sup>o</sup> 8. — Alphabet pour marquer.

## L'ÂME DU VIOLON.

(SUITE.)

### III.

Marcel nous quitta pour aller plaider dans une petite ville du Dauphiné. Quoiqu'il n'entendit pas grand-chose aux arguties de la loi, je croyais à son avenir, et je lui promettais la fortune dans le succès en songeant à la rare intelligence de sa parole. Je n'avais qu'une seule crainte : c'était qu'il ne s'avisât, tôt ou tard, de paraître à la barre du tribunal avec son violon à la main ; il me semblait que le violon de l'artiste devait porter malheur à l'avocat.

Marcel ne tarda point à plaider ; le hasard et le crime lui envoyèrent une bonne fortune qu'il avait bien souvent souhaitée : une belle veuve à défendre, à sauver et à venger. Sans doute il fit des prodiges de dévouement et d'éloquence ; mais il plaidait contre la vérité, contre une arme visible, contre le sang qui coulait encore, et il perdit sa cause. Cette jolie veuve avait tout simplement égorgé son mari : elle fut condamnée.

Quelques heures après cette condamnation, qui le désolait, Marcel se trouvait seul dans son cabinet de travail ; il croyait apercevoir encore tous les personnages du drame judiciaire qui venait de se dénouer ; il se rappelait les moindres détails d'une cause bien mystérieuse ; il se demandait tristement s'il avait rempli son devoir tout entier, s'il avait dépensé dans l'intérêt de sa cliente assez d'esprit, de sentiment et d'imagination. Il eut peur ! il devint pâle... il se mit à trembler... en pensant qu'il avait oublié de faire valoir une circonstance atténuante ! Marcel se laissa tomber dans un fauteuil ; il frappa de la main, sans y prendre garde,

sur une petite table, et il entendit un soupir, une plainte, un gémissement : c'était son violon, qu'il venait de toucher un peu violemment, et qui se plaignait sans doute d'être rudoyé après avoir été bien négligé.

Marcel essuya la poussière de ce pauvre violon qu'il avait oublié trop longtemps : il le prit, le regarda, l'examina en souriant ; il l'effleura, il l'interrogea du bout des doigts, et il s'en échappa quelques notes joyeuses qui saluaient le retour de l'artiste ; enfin il saisit son archet, et l'âme du violon se fit entendre....

En ce moment, des passants daignèrent s'arrêter dans la rue, et des voisins se mirent aux fenêtres : on écouta, on admira, on applaudit le musicien, et ce fut un grand malheur pour Marcel.

Il y a des goûts et des talents, frivoles peut-être, mais charmants, qui ne conviennent pas à la dignité officielle de certaines professions ; suivant le monde, par exemple, un médecin, un avocat, un juge, un prêtre ne doivent songer qu'à guérir, à plaider, à juger, à prier : on les blâmerait volontiers de tempérer par un don de l'esprit, par une grâce du caractère, par un art ou un agrément, la science, le travail, la justice, la dévotion.

Les passants, les voisins, les curieux qui avaient applaudi Marcel n'hésitèrent point à le blâmer. On ne parla dans toute la ville que du violon de *Monsieur l'avocat*. On se demandait ce qu'il y avait de commun entre la procédure et la musique ; on disait qu'un pareil légiste avait dû étudier le droit à l'école du Conservatoire ; on ne le trouvait bon qu'à plaider dans les concerts de la société philharmonique. Les femmes surtout étaient furieuses contre l'avocat-musicien : un homme de robe qui avait joué du violon en sortant de la cour d'assises, après avoir perdu sa première cause, et quelle cause !

Une jeune dame, qui passait pour être déjà d'une méchanceté malsaine, lui fit demander s'il consentirait à donner des leçons de solfège au cachet. Un vieux plaisantin, un des notables les plus malpropres du chef-lieu, distribua une lettre d'invitation qui renfermait cette petite note : *Maître Marcel jouera du violon*. Le bibliothécaire de la ville, un ignorantissime savant, un cuistre frotté de poussière et de venin, publia une caricature qu'il prit la peine de glisser sous toutes les portes à plat ventre. Cette vilaine lithographie représentait *un avocat jouant du violon sur un échafaud*.

Marcel eut la faiblesse de craindre cet horrible monde : il se sentait trop grand et trop petit pour lutter ; il s'écarta du chemin des sots et des vipères ; il se cacha, travaillant dans le jour avec l'esprit de ses livres, rêvant et se consolant chaque soir avec l'âme de son violon.

### IV.

Un soir qu'il avait joué au coin du feu une mélodie italienne, douce et triste, brillante et langoureuse, une



romance mêlée de pluie et de soleil, Marcel s'imagina que des mains invisibles venaient de l'applaudir, tout près de lui, au-dessous de lui, dans une chambre de la maison.

— C'est une femme, pensa Marcel; un homme n'aurait point applaudi! Il n'y a que les femmes et les enfants qui aient le courage de leur émotion et de leur plaisir; mais quelle est cette femme? Est-elle jeune? est-elle jolie? Si elle était vieille, elle n'applaudirait point de la sorte à demi voix... c'est-à-dire à demi main, avec une petite façon de timidité, de pudeur et de mystère : elle est jeune!

Restait la question de figure, de charme, de beauté; Marcel n'osa point décider tout à fait que la jeune femme était belle.

Le lendemain, à la même heure, Marcel reprit son bienheureux instrument; il avait la meilleure envie de se faire applaudir, et l'on battit des mains par trois fois, si bien qu'il se crut obligé de recommencer les jours suivants. Il se disait en souriant, avec un jeu de mots que je lui pardonne : — L'âme de mon violon a trouvé un cœur!

Un matin la servante du premier étage se présentait chez Marcel, qui habitait l'étage supérieur; elle venait lui adresser des compliments et des remerciements de la part de sa jeune maîtresse.

Marcel avait donc deviné : elle était jeune!

— Votre jeune maîtresse est une de mes jolies voisines? demanda-t-il à la servante.

— Oui, justement, une voisine qui demeure dans la maison, dans une chambre au-dessous de la vôtre; c'est une enfant qui souffre et qui a toujours peur de mourir! Elle dit que votre violon l'empêche tous les soirs de sentir sa souffrance et de penser à la mort...

— J'irai la remercier à mon tour...

— Gabrielle est bien trop faible, trop malade pour recevoir des visites, mais, comme elle se croit votre obligée, elle veut que vous puissiez la connaître dès aujourd'hui sans la voir; elle m'a suppliée, à l'insu de sa mère, de vous montrer son portrait; c'est une manière de vous sourire et de vous saluer... Elle fait ce qu'elle peut!

Marcel regarda le portrait : c'était une jolie fille, blonde, blanche, rose, trop rose peut-être; par bonheur elle avait des yeux qui voilaient tendrement la jeunesse trop éclatante de son visage. Quelque chose de triste, d'inquiet, tombait de ces beaux yeux, quelque chose qui avait dû toucher à des larmes... le regard en était encore mouillé.

— Oh! reprit la servante, Gabrielle n'est plus aussi fraîche, aussi vermeille que cette image; mais la belle couleur de la jeunesse lui reviendra bientôt avec la santé! Sans vous en douter, monsieur, vous contribuerez à la guérir : elle se porte déjà très-bien lorsqu'elle entend votre musique! Mais voici qui n'est pas naturel... Je n'y comprends rien : votre musique fait la joie et le bonheur de ma jeune maîtresse, tandis que je me

désole comme une sotte en vous écoutant!... Ce qui paraît lui donner de la force me rend toute faible; elle pleure comme moi, c'est vrai, à vos belles chansons... mais elle pleure joyeusement, et il me semble que je pleure triste! Si vous continuez à jouer du violon, je serai malade... quand Gabrielle ne le sera plus!...

On ne saurait dire toute la joie, tout le plaisir que Marcel prenait à jouer du violon, chaque soir, à la même heure, pour un auditoire qui n'était que le cœur d'une jeune fille inconnue. Il se sentait bien heureux et bien fier d'être pour quelque chose de bon dans la santé, dans la vie de cette jeune malade. Il s'efforçait de prêter à son instrument un charme nouveau, des douceurs et des émotions qu'il ignorait encore lui-même. Il poussait la bonne volonté, le dévouement, l'enthousiasme jusqu'à l'enfantillage : il s'asseyait sur le parquet de sa chambre, et il jouait ainsi du violon, pour mieux se faire entendre de Gabrielle, pour mieux se rapprocher de son cœur, avec le son, avec la mélodie, avec les secrètes caresses de la musique. Un applaudissement le récompensait de sa tendresse, de son talent et de sa peine. Il s'endormait, en méprisant toutes les sottises de ce vilain monde.

Un soir, on dédaigna, on oublia d'applaudir Marcel, après un air sentimental qu'il avait délicieusement chanté sur son violon. Il recommença de plus belle, et on ne l'applaudit point davantage. Il improvisa des merveilles, il imagina des prodiges, il arracha à l'âme de son violon tout ce qu'elle avait de beau, de poétique et de tendre : il n'entendit battre ni le cœur ni les mains de la jeune fille.

Marcel quitta sa place habituelle; il ouvrit lentement la porte de sa chambre; il descendit, sur la pointe du pied, jusqu'au seuil du premier étage; il écouta, l'oreille collée contre une cloison... et il lui sembla que l'on pleurait tout près de lui. Marcel avait bien entendu : on pleurait, on se désolait, c'était une mère qui sanglotait sur le visage immobile de son enfant. La jolie malade était morte.

Chose bien étrange et bien triste! Marcel ne connaissait pas cette jeune fille; il ne savait rien de sa vraie personne; il ne l'aurait peut-être jamais aimée, si elle avait vécu; eh bien! la mort de cette enfant le troubla jusqu'à la douleur; cette mort faisait une espèce de vide autour de sa pensée; il venait de perdre une amie inconnue qui était, pour lui, non pas une affection, mais un besoin mystérieux, une sorte d'attache secrète. Marcel se crut plus malheureux, plus dédaigné, plus seul que jamais, et il regretta Gabrielle jusqu'aux larmes.

Il y a des femmes que l'on n'aime point, que l'on n'aimera jamais; un jour, elles s'en vont, elles disparaissent, elles se retirent de votre ombre, et l'on se prend à les regretter, à les pleurer, comme si on les avait beaucoup aimées. O mystère! ô misère!

L'ombre de Gabrielle empêchait Marcel de dormir; il voulut quitter la maison où la jeune fille était morte,



une maison qui n'était pour lui qu'un grand tombeau entr'ouvert; il en croyait voir sortir, toutes les nuits, un fantôme qui venait jouer avec les cordes de son violon.

Marcel quitta cette maison, ce tombeau, à la hâte, du jour au lendemain; il se retira mystérieusement à l'autre bout de la ville... Mais l'ombre de Gabrielle se mit à le suivre, à le poursuivre jusque dans sa nouvelle demeure. Marcel pensa que la jeune fille revenait sur la terre pour l'obliger à disparaître de ce petit monde, de ce petit gouffre où il n'avait trouvé que des mépris, des injures et des chagrins; il résolut de disparaître, et il s'en alla secrètement, chassé... ou plutôt accompagné par l'ombre de Gabrielle, qu'il ne cessa d'entrevoir que sur le seuil de la petite ville. En ce moment, Marcel sentit passer sur son front un souffle qui le glaça : c'était peut-être le dernier baiser du fantôme! Marcel continua sa route, et Gabrielle reprit tout doucement son chemin, le chemin invisible de sa tombe.

Marcel ne m'avait point oublié depuis son départ de Paris; il m'écrivait souvent, et je pourrais emprunter à cette correspondance de véritables trésors de misanthropie spirituelle. Après son petit roman avec la jeune fille malade, il oublia de m'écrire pendant un grand mois; il ne devait plus m'adresser que quatre lettres! En voici deux : elles racontent ce que j'ai à dire; les autres viendront plus tard, si j'en ai besoin.

## V.

« J'ai vendu mes livres; j'ai presque donné mes meubles; j'ai envoyé ma robe d'avocat à une vieille femme qui avait besoin de se couvrir; je n'ai emporté que mon violon. Quand je me suis vu bien loin de ma petite ville, je me suis agenouillé sur le bord de la route, et j'ai joué sur la quatrième corde un adieu qui s'adressait à des âmes bien-aimées, sans oublier l'âme de Gabrielle.

« Me voici depuis un mois dans un coin du monde; dans une solitude, dans une Thébaïde, dans une forêt. Où je suis, je n'en sais rien; dans quel pays, sous quel ciel je me laisse vivre, je ne m'en inquiète guère. Le pays est beau et le ciel est bleu! Je crois pourtant que mon désert se cache dans le voisinage de Turin.

« La petite maison que j'habite, très-simple et très-jolie, appartient à une vieille marquise fort originale et un peu folle. Quand elle était jeune, cette bonne femme eut un amour malheureux : elle fit bâtir une maisonnette, une cachette au milieu d'un grand bois pour y cloître sa passion et sa douleur; le chagrin et la recluse s'en allèrent bien vite : la cellule seule est restée à sa place. Je m'y abrite à mon tour, à bon marché, et j'y resterai longtemps.

« J'ai trouvé dans le cloître de la marquise deux ou trois robes de femme, un cahier de musique et un piano. Je n'ai que faire du piano : le piano est un vilain instrument, un corps sans âme. Le cahier de

musique renferme, au milieu de beaucoup de niaiseries sentimentales, une belle romance de Paësiello, une romance peu connue, un vrai cantique d'amour, d'un sentiment admirable, d'une passion qui va jusqu'à l'enthousiasme de la douleur. Les deux ou trois robes sont d'une étoffe et d'une forme sévères; elles semblent avoir été faites pour quelque deuil de la coquetterie : la marquise les aura laissées pêle-mêle avec ses chagrins de cœur. J'ai oublié de vous apprendre un détail assez singulier : ma maison n'a point de porte! cela se comprend peut-être, quand on pense qu'elle a été bâtie pour une pénitente, pour une recluse, pour une amante désolée. Chaque soir, quand le soleil se couche, je retire mon échelle de soie, et je m'endors sans craindre les voleurs dans le petit lit fort élégant de la marquise.

« Les oiseaux du voisinage commencent à me connaître et à m'estimer : ma présence les avait effrayés; mais ils se ravissent, ils se rassurent, ils reviennent près de moi, et ils me chantent leur petit talent. Ils devinent que je daigne prendre garde à leurs danses et à leurs chansons : ils sautillent en chantant jusque sur le bord de ma croisée; il leur arrive plus d'une fois, quand je déjeune, de venir chanter et danser jusque dans ma chambre.

« Tous ces petits oiseaux savent déjà que j'adore la musique; ils me font peut-être l'honneur de me croire un assez bon musicien : lorsque je prends mon violon, ils se taisent, et je m'imagine qu'ils m'écoutent à leur tour.

« Tout est en feuilles et en fleurs dans ma forêt. C'était hier le 21 mars, le premier jour du printemps, le grand jour où les oiseaux se marient. J'ai donc assisté à toutes sortes de mariages, célébrés par-devant le soleil, qui avait pris pour cette merveilleuse solennité son écharpe la plus éblouissante. Les oiseaux qui se marient ressemblent à la plupart des jeunes mariés de ce monde : ils célèbrent leur mariage par des fêtes, des spectacles, des bals et des concerts. Les jolis couples de mon voisinage ont dansé tout un jour et tout un soir sur des branches de tilleuls et de marronniers fleuris. Ils ont chanté leurs nouvelles amours avec des romances qui feraient envie à l'Opéra-Comique; deux oiseaux chanteurs, un chardonneret et une linotte, avaient imaginé d'exécuter entre deux paravents de charmillie la partition du *Rossignol*. La fête du 21 mars s'est terminée par un immense concert; l'orchestre a fait des miraches : il était composé de quelques milliers de musiciens; il était conduit par le doigt de Dieu!

« Au moment où je vous parle ainsi du mariage des oiseaux, mon petit ermitage prend à mes yeux une physionomie toute nouvelle, et vraiment admirable; c'est la première fois que j'assiste au spectacle d'une pareille scène : il pleut comme dans le beau temps du déluge, le ciel est tout couvert, tout noir, et si bas, si bas qu'il touche presque à la cime des arbres et à la toiture de ma chaumière.



» Tant mieux!... Je commençais à m'ennuyer de ce ciel toujours uni, toujours calme, toujours bleu, toujours ransparent, toujours immobile, comme la toile d'une décoration superbe; je commençais à être fatigué de ce soleil toujours chaud, toujours lumineux, toujours splendide, si fier et si hautain qu'il ne vous permettait pas de le regarder en face. Aussi, mon ami, c'est pour moi une belle distraction de voir à travers les vitres de ma fenêtre la pluie qui tombe, qui se promène, qui roule, en balayant les fleurs qui ne devaient mourir que demain; c'est pour moi une joie sans pareille, une joie d'enfant, d'entendre les cris étouffés du vent et les sanglots furieux de l'orage!

» Il fait un temps épouvantable!... Pourtant, vous le dirai-je? il y a là, sous les arbres de mon jardin, à mes pieds, et par ma faute, deux pauvres diables que je laisse bien tranquillement, bien cruellement se morfondre et se noyer à la pluie; je les entends. Ils se plaignent, ils crient, ils menacent: mais, c'est égal, ils ont beau crier, je n'ouvrirai point ma porte, ou plutôt ma fenêtre. Je me doute qu'ils ont de l'eau jusqu'aux genoux, jusqu'à la ceinture, par-dessus la tête; je crois bien qu'ils en pourront faire une bonne maladie et qu'ils n'oublieront pas de me maudire; mais, encore un coup, je ne veux point ouvrir. Il ne me sied pas de recevoir et d'abriter pendant une partie de la nuit des vauriens égarés, des mendiants de campagne, la pire espèce de mendiants après les voleurs! Il me semble avoir entendu la voix d'une femme... mais quelle femme?... Une bohémienne qui accompagne sans doute un vagabond!...

» L'orage continue et s'accroît encore! L'eau ne tombe plus seulement: on dirait qu'elle se précipite à la fois du ciel et de la terre; c'est la fin du monde!

» Je me souviens qu'un jour, dans la maison de santé du docteur Blanche, à Paris, un fou disait à ses compagnons d'infortune: Mes bon amis, lorsque Dieu se résout à châtier les crimes de la terre, il s'échappe de ses yeux une larme, et cela forme les déluges! — Une vieille folle s'avança vers l'orateur et lui dit à voix basse: Qu'est-ce donc quand il pleut seulement? — Alors, répliqua le fou, ce ne sont que les anges qui pleurent!

» Ma foi! mon ami, si le fou du docteur Blanche a raison, il faut que les anges aient eu bien du chagrin aujourd'hui!

» La nuit sera terrible! le vagabond et la bohémienne recommencent à crier.

» Adieu! »

## VI.

« Je vous ai écrit, il y a huit jours, une longue lettre; si vous l'avez lue, vous savez déjà comment il me fallut subir dans la même soirée le spectacle d'un orage, qui vint me distraire dans ma retraite, et la visite de deux promeneurs égarés que je laissai se morfondre à la

porte de mon ermitage. Cette visite-là, mon ami, est une grande aventure, et vous allez la connaître tout entière.

» Après avoir dédaigné, repoussé les deux visiteurs inconnus, je continuai à vous écrire et je cachetai ma lettre. Ensuite, j'allai prendre mon violon, tranquillement, comme une personne qui n'a rien à se reprocher. Je feuilletai un vieux cahier de musique; je retournai au hasard la belle mélodie de Paësiello, dont je vous ai parlé; précisément cette mélodie a pour titre: *Après l'orage!* C'était là un bon titre de circonstance, et je ne pus m'empêcher de voir dans cet à-propos une petite malice, une petite espièglerie du diable.

Je fermai les yeux à la façon d'un improvisateur qui rêve, qui se recueille dans l'obscurité et dans le silence. Je voulus préluder à ma manière: je demandai aux gammes, aux caprices, aux mystères de mon violon tout ce qui pouvait ressembler, bien ou mal, au vent qui siffle, à la pluie qui tombe, aux éclairs qui brillent et passent, au tonnerre qui gronde, à la foudre qui éclate, à la scène tout entière dont j'avais été le spectateur, et qui venait de se jouer à la fois sur la terre et dans le ciel.

» Tandis que mon archet, mes doigts et surtout mon imagination s'ingéniaient à faire jaillir de mon instrument les plus beaux éclats de la tempête, je détournai les yeux, et je crus apercevoir à travers les vitres de ma chambre un coin de ciel qu'illuminait le scintillement des étoiles. Bientôt la nappe bleue, dont j'avais vu d'abord un seul pli flotter au milieu des nuages, s'étendit, se déroula peu à peu, déploya les flots de sa draperie admirable, et finit par couvrir l'immensité de la table céleste.

» En une minute, et comme par enchantement, le temps était redevenu calme, radieux, magnifique; alors, sans y songer, par un mouvement involontaire, je revins à mon instrument que j'avais quitté; et, l'œil toujours fixé sur un vaste horizon de lumière, je me mis à jouer doucement, bien doucement, avec l'âme de mon violon, la délicieuse mélodie de Paësiello; et jugez de ma surprise, de mon émotion: à côté de moi, au dehors, dans mon jardin une voix répondit à la mienne; je m'approchai de ma fenêtre pour mieux entendre, et j'entendis chanter la seconde strophe de la romance.

» Cette voix me fit tressaillir: elle était toute pleine de la musique, et, si je puis le dire, du cœur même de Paësiello, elle était molle, tendre, pénétrante, comme la meilleure caresse de la mélodie italienne. J'ouvris bien vite ma croisée, je me penchai sur le jardin, et j'adressai à cette voix, à cette femme, je ne sais plus quels mots d'admiration stupide. J'attachai mon échelle contre la muraille et je descendis, ou plutôt je m'élançai jusqu'aux pieds de la chanteuse. Elle ne fut point effrayée de ma brusquerie; elle me dit avec une douceur qui était encore de la musique:

» — Monsieur, y a-t-il loin d'ici à la ville?

» — Très-loin, madame... lui répondis-je; il est im-



possible que vous partiez en un pareil état et à une pareille heure ; de grâce, attendez le jour !

» — Où donc, s'il vous plaît ? Sous la toiture de vos arbres, au clair de la lune, la tête dans l'eau et les pieds dans la boue ?

» — Chez moi, madame, chez moi... pour peu que votre bonté me pardonne !

» Elle me regarda en souriant, et je devins tout à fait timide, presque honteux ; ma timidité ne m'empêcha pas de lui prendre la main, qu'elle m'abandonna de la meilleure grâce. Je lui montrai l'échelle suspendue au bord de ma fenêtre. Elle me comprit et se prépara hardiment à monter.

» Je crois la voir encore, mon ami : elle relève sa robe blanche ; elle pose ses deux petits pieds sur la première marche de mon escalier mobile ; elle hésite, et puis se remet en route ; elle fait un pas en arrière ; elle a honte de sa frayeur ; elle me regarde avec une poltronnerie adorable, en ayant l'air de me dire : Je ne suis qu'une femme !

» A la fin, pourtant, elle prit son courage à deux mains ; elle grimpa d'un seul trait jusqu'au bout de l'échelle ; elle sauta lestement sur le parquet de ma chambre, en s'écriant avec joie : A ton tour, mon vieux Laurent !

» Laurent et moi nous fûmes bientôt auprès d'elle.

» Mon premier soin fut de réparer ma cruelle sottise, autant qu'il m'était possible. Je jetai dans le foyer un énorme fagot de chêne. Je priai Laurent de mettre à profit les faibles ressources de ma garde-robe, dont il alla s'affubler dans un coin, avec toute la niaiserie d'une jeune fille. Quant à sa jeune compagne de voyage et d'infortune, je la suppliai de me suivre dans une petite chambre qu'il plaît à ma vanité d'appeler un boudoir ; j'ouvris une vieille commode, la commode de la marquise, et je pris dans ce meuble les robes qui avaient habillé autrefois, dans un jour de regret, la passion, la beauté et la jeunesse.

» Au bout d'un quart d'heure, nous nous trouvâmes réunis sous le manteau de la cheminée, dans l'attitude de trois amis intimes qui se taisent, parce qu'ils n'ont pas le droit de se gêner. Malgré cette apparence d'intimité, mon embarras était entrême : n'osant ni parler ni regarder, je me mis à attiser le feu d'une manière assez gauche. Je relevai la tête, bon gré, mal gré, et je profitai de notre silence, de notre contrainte commune, pour examiner à mon aise les deux personnages qui posaient devant moi.

» Laurent était un homme grand, maigre, sec, ridé, grave, presque fier, comme un serviteur émérite, habitué à des douceurs, à des privautés qu'il partage avec un chat, un griffon, une levrette. Il y avait en lui quelque chose d'assez remarquable, et que n'ont point tous les valets : un regard plein de dévouement et de sollicitude, un front large, intelligent, et une lèvre légèrement plissée qui avait l'air de faire fi ! Je n'ai qu'un mot à vous dire de la mystérieuse maîtresse de Lau-

rent : elle ressemblait, en le flattant peut-être, à un délicieux portrait que nous avons souvent admiré ensemble, — au portrait de madame Malibran !

» Je puis bien vous l'avouer, ami, à vous qui savez regarder au fond de tous les gouffres du cœur humain : je me laissai aller à une admiration si prompte, si vive, si profonde, si terrible, que je tombai dans un état complet de rêverie et d'extase. J'essayai de me soustraire à cette influence, à ce pouvoir, à ce prestige, à cette fascination, et je cachai ma tête dans mes mains. A force de rêver, je m'étendis lentement dans mon fauteuil, les yeux fermés, et ne cessant point de voir cette femme.

» Je fus arraché à ma rêverie par un bruit fâcheux qui me fit trembler : c'était le bruit d'un instrument que j'avais toujours dédaigné... c'était le bruit du piano ! Elle était assise devant le piano de la marquise, promenant ses jolis doigts, au hasard, sur le clavier, sur un petit chemin d'ivoire qui, d'ordinaire, ne conduit à rien de charmant. Je me levai, et j'écoutai pour être poli, sans me douter encore que le piano allait être animé d'une vie nouvelle et merveilleuse, ressuscité par une femme dans le monde de la mélodie, du sentiment, de la poésie et de la passion ! J'écoutai par une sorte de dévouement hospitalier, et ce misérable piano, ce grand corps sans âme, me donna un véritable concert où j'entendis des voix inimaginables, des douceurs indicibles, des soupirs inconnus, des tendresses inédites, des caresses en cadence, des notes qui chantaient des baisers !... Non, je n'avais jamais soupçonné qu'il y eût tant de d'esprit et d'amour, de bonheur et de chagrin, de douleur et d'audace, de grâce et d'attendrissement dans cette mécanique, dans ce meuble, dans cette chose que l'on nomme un piano ! Je me disais en écoutant : Voilà un beau miracle ! c'est un piano qui donne aujourd'hui à mon violon ce que les amants et les poètes appellent une *âme-sœur* !

» Je la suppliai de continuer... Elle me répondit, en me montrant une lampe :

» — Cette lumière me fatigue !

» Je m'empressai d'éteindre la lampe, et j'allumai ma veilleuse, dont la clarté est si pâle, si douce, si triste, et qui n'importune jamais. Elle avait bien raison : une lampe est curieuse, indiscrete, insolente ; elle vous regarde, vous interroge, vous suit et vous épie. Une veilleuse, au contraire, est toujours timide et bien avisée : elle vous éclaire sans jamais oser vous regarder en face ; c'est une duègne à demi prudente, qui détourne la tête au bon moment ; elle s'endort d'un œil pour y voir encore, sans trop vous gêner.

» — Maintenant, me demanda la musicienne, qui voulez-vous entendre ?

» — Vous, madame, vous seule !

» Alors commença un second concert, un concert vocal qui devait durer une bonne partie de la nuit.

» Elle débuta par la romance du *Saule*, cette belle élégie notée que j'avais entendue bien souvent, mais



que je ne connaissais pas encore. Tout était nouveau pour moi dans cette manière de dire le chant, de le parler, de le jouer avec la pénétration d'une grande comédienne, avec la puissance d'une tragédienne sublime.

» Quand Desdemone eut cessé de gémir et de soupirer, dans cet hymne de mort, qui est le pressentiment de l'agonie d'une femme, la chanteuse changea d'esprit et de visage, si je puis le dire, de langage, de masque et de costume; elle se transforma en petite servante, et Ninette chanta pour moi seul la ravissante cavatine de la *Gazza ladra*.

» Après un repos dont elle avait grand besoin, elle me demanda si je connaissais la *Lucia* de Donizetti; puis, sans attendre ma réponse, elle dit à Laurent qui restait immobile dans un fauteuil :

« — Allons!... voici la *Lucia* que tu aimes tant!

» Le vieux serviteur se leva, se dressa, comme à l'annonce d'une bienheureuse nouvelle; le seul nom de la *Lucia* le jetait déjà dans l'ivresse: il commença à s'en aller au septième ciel, aux anges; il se rapprocha de sa maîtresse en murmurant: Quelle joie!

» Oui, tu as raison, mon pauvre Laurent, quelle joie d'entendre une pareille musique, et surtout de l'entendre chanter par une pareille femme!

» Elle choisit, dans l'opéra de Donizetti, la magnifique scène de la *Folie*, en lui donnant une introduction qui était un contraste dramatique: avant d'être folle, Lucie voulut encore se montrer raisonnable et heureuse; elle commença, elle préluda par les phrases les plus douces de son rôle, de son amour et de son bonheur. La folie éclata tout à coup sur le piano, et la folle se prit à chanter, à se souvenir, à pleurer, à aimer, égrenant les fleurs de sa couronne, les notes de sa voix et les larmes de ses beaux yeux, souriant au passé dans l'ombre de sa mémoire, timide et superbe, tremblante et résolue, amoureuse jusqu'à l'ivresse et désespérée jusqu'au plus ravissant prodige de la douleur! C'était une folie délicieuse et navrante, la plus belle et la plus dangereuse folie de ce monde, pour un auditoire qui écoute bien!

» A la fin de cette scène, Laurent s'avisait de pleurer, et moi je pleurais aussi, tandis qu'elle nous regardait en riant! Il se passa au fond de mon cœur quelque chose d'étrange; j'étais si ébloui, si troublé, si bien gagné par l'illusion et par le charme, qu'il me sembla que j'avais un rôle à jouer dans ce roman, dans ce drame, dans cet amour, dans cette infortune. Je me rappelai le chef-d'œuvre tout entier, et je lui dérobai un personnage. Je pris mon violon, je saisis mon archet d'une main tremblante, ne voyant rien ni personne, oubliant tout, ne songeant plus qu'à l'amant de Lucie, et je chantai l'air des *tombeaux* avec la voix et l'âme de mon violon. Je chantai en pleurant ce désolant adieu du regret et de la passion; mes larmes tombaient sur mon instrument... elles en mouillaient la mélodie... elles ajoutaient quelque chose de tendre et de doulou-

reux à cette musique de l'attendrissement et de la douleur. Et puis, à la dernière note, ô miracle! l'âme qui chantait brisa une des cordes de mon violon, comme pour mieux nous faire entendre le dernier soupir, le dernier cri d'un cœur déchiré!

» Elle me tendit la main; elle me regarda longtemps; elle ne riait plus.

» Il était déjà tard: il fallut se séparer. Nos petits arrangements furent bientôt faits: pour elle, ma chambre et mon beau lit, qui est couvert de dentelles; pour Laurent, un tapis, un oreiller et une couverture, dans une espèce de placard; pour moi, un manteau et un canapé, dans le trou que j'appelle mon boudoir. Je me retirai.

» Je m'assis un instant sur le canapé, pour me tâter le cœur. Presque aussitôt j'entendis un léger bruit dans la serrure. Ce bruit m'inquiéta, m'effraya, et je m'endormis en pressentant, hélas! que je ne devais plus voir cette femme.

» Quand je me réveillai, il faisait grand jour; jugez: il était onze heures! Je me hâtai d'aller frapper à la porte de communication: point de réponse! je frappai encore, une fois, deux fois, vingt fois: rien! j'essayai d'ouvrir: la porte céda; j'entrai: personne!

» La fenêtre était ouverte: je regardai au loin à travers les arbres; j'écoutai le moindre frémissement du feuillage. Je ne vis qu'un paysan qui revenait de la ville; je n'entendis que les oiseaux qui saluaient le beau temps.

» Ce moment fut triste! Je me disais que je venais de perdre une richesse; je me disais que des voleurs avaient emporté tout mon trésor.

» J'allai m'asseoir près du piano, qui est rempli maintenant de souvenirs, de mélodies et de bonnes pensées; tout à coup j'aperçus au milieu du clavier, entre deux touches, un papier plié en forme de petit billet; je l'ouvris, et je lus en tressaillant les mots et la signature que voici:

« Quand vous irez à Turin, dans un jour de curiosité, n'oubliez pas votre nouvelle amie. Ma maison est située dans la *Contrada Nova*: elle a une porte, et Laurent ne vous fera pas attendre.

» COLOMBILLE. »

» Voilà tout! l'on ne peut échapper à sa destinée: la mienne est de désirer ce qui n'est point possible, ou de regretter ce qui ne l'est plus!... Mais quelle est donc cette Colombille? »

## VII.

Marcel n'était plus seul dans sa solitude. Il s'avisait peut-être de désirer ce qui lui paraissait impossible, ce que l'on désire le plus! Il ne tarda point à quitter le petit ermitage de la marquise pour aller à Turin dans la *Contrada Nova*, où demeurait Colombille.

Marcel était un poète, un poète de la vie réelle: il



se prit à oublier tout à coup la bienheureuse maison et la merveilleuse personne qu'il cherchait, pour rêver d'une ancienne histoire, d'une poétique histoire qu'il avait lue dans les *Confessions* de Jean-Jacques. Il se promena lentement, tout le long de la rue, sans prendre garde aux vivants, cherchant quelque trace du passé, une porte, une enseigne, une façade, un rien dédaigné par le temps, une pierre dédaignée par les hommes, quelque chose d'à demi visible qui lui fit deviner dans la poussière et dans l'ombre la petite chambre, la petite boutique où Jean-Jacques Rousseau avait aimé madame Basile. Oui, il songeait à madame Basile ! il croyait entrevoir cette jolie marchande, cette naïve et gracieuse femme d'un vieux mari, au moment où Jean-Jacques se présente devant elle, pauvre, honteux, tremblant, les yeux baissés, les mains tendues vers la charité d'une bonne âme ! Il croyait assister à cette première entrevue où madame de Warens se confesse à madame Basile ! Enfin, Marcel frappa résolument à la porte de Colombille, bien décidé à offrir à une jeune femme, — comme Jean-Jacques, — sa petite personne et son petit talent.

La porte s'ouvrit tout de suite. On introduisit Marcel dans une chambre d'attente, dans un salon, dans un boudoir ; on le pria d'avoir un peu de patience, parce que mademoiselle Colombille travaillait avec sa couturière, son coiffeur et sa modiste. Marcel demanda des nouvelles de M. Laurent ; on lui répondit que M. Laurent faisait la sieste. Marcel déposa sur un meuble sa petite boîte à violon ; il s'assit dans un coin de la chambre, dans la modestie d'une ombre que projetaient d'épaisses tentures ; il s'efforça de deviner, non sans quelque frayeur, ce que pouvait être mademoiselle Colombille.

La chambre où il se trouvait, où il attendait en s'effrayant n'avait rien d'effroyable pour un jeune homme bien né et bien doué : c'était une chambre coquette, parfumée, riante, où le goût et l'esprit du monde avaient imaginé des merveilles et des chefs-d'œuvre.

Les parois de cette salle étaient cachées sous une tenture blanche, coupée çà et là par les draperies flottantes d'un bleu céleste.

Des peaux de tigre et de panthère, travaillées avec un art infini, laissaient voir au milieu du parquet les couleurs, les dessins, les fantaisies bizarres d'une superbe mosaïque.

Les meubles, légers, capricieux et engageants, étaient enrichis d'incrustations magnifiques, de parois et de dorures.

Un lit de repos, blanc et doré, ressemblait à une longue corbeille ovale que l'on aurait suspendue à des branches d'arbre avec des flots de rubans ; la housse qui le recouvrait était en drap de soie à broderies pleines et éclatantes, semé de fleurs mythologiques. Au lieu de fruits dans la corbeille, c'étaient des Amours.

Le plafond, j'allais dire le ciel de ce boudoir, était jonché d'un immense bouquet de fleurs épanouies ; la

tige mobile d'une rose balançait négligemment une lampe bleue et transparente, qui avait la forme d'un papillon aux ailes éployées : il s'en échappait un doux parfum pendant le jour, et une douce lumière pendant la nuit.

Dans un coin de cette Thébàide du plaisir, du caprice et de l'opulence, il y avait sur un piédestal en marbre une allégorie du Silence, et de l'autre côté de la chambre une allégorie du Baiser. Ce Baiser en aurait appris à celui de Houdon.

Eh bien ! tout ce luxe, ces meubles, ces tentures, ces parfums, cette corbeille d'Amours épanouis, ces fantaisies équivoques, ces symboles de la statuaire païenne, cette galanterie à demi vêtue dans de beaux habillements, cette poésie provoquante d'un certain monde suspect, tout cela disparut bien vite aux yeux de Marcel, qui se prit à contempler un des ornements les plus délicieux et les plus périlleux de ce joli endroit : le portrait de Colombille coquettement placé au-dessus du lit de repos.

Ce portrait, que le vaste relief d'un cadre superbe repoussait habilement dans une profondeur mystérieuse, était l'ouvrage d'un artiste de Florence, d'un artiste amoureux de son modèle : il y avait en effet bien de l'amour dans ce chef-d'œuvre ! J'ai là, devant moi, ce beau portrait de Colombille, copie au pastel par une main fort habile, et peut-être par une passion bien inspirée ; cette copie me vient de Marcel lui-même. Colombille est debout, appuyée contre un massif d'arbres ; elle contemple le ciel, et sa bouche entr'ouverte chante sans doute quelque mélodieuse prière. Elle est vêtue de blanc ; sa tunique a des manches flottantes que l'on a retroussées jusqu'au coude, afin de laisser voir les bras les mieux faits et les plus caressants du monde. Elle a serré sa taille avec une cordelière de soie vierge ; elle a eu la fantaisie de se chausser avec des sandales antiques.

La beauté de Colombille sur cette image est une de ces perfections que l'on rencontre dans l'Italie méridionale : l'accomplissement des lignes ; la délicatesse des contours ; la vivacité ardente du regard, qui n'exclut ni la grâce ni la douceur ; une expression avide qui semble retourner une âme sur une figure ; quand une fois on a regardé ces grands yeux noirs qui vous frôlent et vous bravent, ces cheveux magnifiques et hardis qui jouent sur des épaules nues, ces formes qui tressaillent dans une robe de peinture, ce front illuminé par une intelligence exquise, cette bouche entr'ouverte, souriante et curieuse, toute cette éblouissante personne, on se trouble, on s'étonne, on songe, on babil avec soi, on fait son petit roman, on se raconte quelque fabuleuse histoire qui se dénoue bien près de Colombille.

Marcel, les yeux fixés sur ce portrait, imagina des contes à rêver debout. Chaque regard qu'il adressait à cette image était une page éloquente, spirituelle, sentimentale qu'il donnait secrètement au roman impro-



visé de ses désirs et de ses rêves. Il dénouait sans doute ces contes, ces histoires, ces belles rêveries avec le cœur et la main de Colombille, — au moment où il fut réveillé en sursaut, dans son ambition et dans son bonheur, par les sons d'une voix éclatante qu'il reconnut tout de suite : c'était la voix de Colombille elle-même, qui chantait dans une salle voisine la première phrase d'un magnifique duo du troisième acte de la *Norma*.

Marcel regarda longtemps autour de cette chambre mystérieuse où il venait de rêver si bien ; peut-être rêvait-il encore : il s'imagina qu'on lui parlait tout bas à l'oreille, quoiqu'il n'y eût personne près de lui ; on disait à ce pauvre rêveur : chante !

Marcel ne savait chanter qu'avec la voix de son violon ; il ouvrit la petite boîte qui renfermait le précieux instrument, il se recueillit, il s'inspira dans une rêverie nouvelle, il saisit son archet, et l'âme du violon se glissa dans un rôle d'opéra. Cette âme chanteuse connaissait tout le répertoire des belles mélodies, et rien ne lui était plus facile que de répondre aux plaintes de *Norma* avec toute l'émotion d'Adalgise.

Colombille reconnut la *voix* de Marcel, cette voix qui avait déjà chanté pour elle seule, au milieu d'une forêt, dans un petit ermitage, pendant la nuit, les plus poétiques douleurs de la *Lucia*. Elle se troubla peut-être, un instant, une mesure, une note ; mais elle reprit bien vite le chant de son personnage, et ce fut une vraie merveille que ce duo admirable chanté à distance par une femme et un violon, avec un amour, une passion, un enthousiasme chagrin, qui auraient fait envie aux deux plus grandes artistes de ce monde.

Les deux rivales, *Norma* et *Adalgise*, venaient de se réconcilier, de s'embrasser dans une des plus belles inspirations de la musique amoureuse de Bellini. Marcel était debout, les yeux baissés ; il tenait encore son violon d'une main et son archet de l'autre ; il attendait ou plutôt il *espérait*, en prêtant à ce mot ce que lui donne le sentiment délicat de la langue espagnole : un certain désir et un certain plaisir dans l'attente,

On ouvrit tout doucement une porte ; on souleva une tenture, et Marcel aperçut Colombille qui lui souriait, qui lui tendait la main : Marcel s'agenouilla en pleurant, comme Jean-Jacques pleurait un jour aux pieds de madame Basile.

— Ami, lui dit-elle, l'âme de votre violon chantera ce soir avec moi sur le théâtre *Reggio* ; je croirai l'entendre... elle m'inspirera... j'oublierai le monde entier, et je ne chanterai que pour vous !

#### VIII.

Voici une nouvelle lettre de Marcel, écrite peu de jours après la scène que je viens de raconter.

« Je connais maintenant cette jolie et admirable Colombille, dont je vous ai parlé : elle est la chanteuse favorite du théâtre *Reggio* de Turin : une grande dame

à la mode de la galanterie, une princesse, une merveille, tout ce que vous voudrez de superbe et de charmant. Elle a fait les beaux soirs de presque toutes les scènes d'Italie. Elle a inspiré à Donizetti ses créations les plus passionnées, à Bellini ses soupirs les plus doux, à tous les maîtres contemporains leurs mélodies les plus touchantes. Elle a désespéré les plus nobles seigneurs de Naples, de Milan et de Venise. Elle s'est amusée un jour à tourner la tête au premier ministre d'Autriche, pour lui arracher la grâce de quelques proscriptions de la Lombardie. Elle est née pour chanter et pour aimer, comme un oiseau ; elle a aimé et chanté toute sa vie.

» Quoiqu'elle n'ait point de fortune, Colombille est très-riche : elle a des trésors inépuisables dans la voix ; elle joue le rôle de la richesse avec une rare magnificence. Elle a une maison étincelante, une voiture attelée de chevaux de Bohême, des serviteurs nombreux, des caméristes, un intendant, un cuisinier, des parasites, des pauvres à l'année, deux ou trois galopins et des nègres de luxe.

» La loge de Colombille, au théâtre *Reggio*, ressemble à un vaste salon éclairé par des flots d'argent, d'or et de lumière. Chaque soir, elle y voit accourir et se prosterner à ses pieds toute la jeunesse, tout l'esprit, toute l'opulence, toute la galanterie intellectuelle de Turin. Elle reçoit tout ce monde empressé, jeune, riche, spirituel, bien plus dans sa loge que dans sa maison ; on croirait qu'elle ne veut être coquette que dans une dépendance du théâtre, dans un appartement du soir, qui est peut-être aussi un petit théâtre machiné.

» Qui aime-t-elle ? aime-t-elle quelqu'un ? Toute la ville voudrait le savoir, et Dieu seul le sait ! Il y a bien un harpiste que je soupçonne, un de ces éminents crétiens qui deviennent des musiciens illustres ; mais ce racleur est si déplaisant à force de vulgarité ! il a si peu de figure et d'orthographe ! il est si balourd et si prétentieux ! il pue à la fois le parmesan et le musc ! Quels cheveux pommadés de rance ! Quelles oreilles, que l'on prendrait pour de certaines écailles abîmées par le couteau de l'écaillère ! Et quel rire affreux, niais, stupide ! un rire insupportable, si l'on n'en riait pas ! Quand il dine à la table de Colombille, il n'a l'air que de manger, et comme il mange ! Dans toute sa personne il semble n'avoir rien de propre que la main, parce qu'il est forcé de la nettoyer pour son état ! C'est encore de l'orgueil, peut-être ;... mais, en conscience, il m'est impossible d'avoir peur d'un pareil galantin, qui est un exemple du certain degré d'intelligence que peut acquérir une hûtre.

» Il y a bien aussi un aimable gentilhomme que j'accuse secrètement d'avoir su plaire à Colombille. Le comte *Éric* a de la jeunesse, de l'éclat, un tempérament spirituel, un esprit lettré, des mœurs faciles, un cœur doux et honnête, le désir de la galanterie et le goût du plaisir galant. Il a le caractère rose, comme son beau visage ; ses yeux et ses lèvres semblent toujours sourire



à la vie, comme s'il n'avait jamais souffert, comme s'il était sûr de ne jamais souffrir. Ce bonheur souriant, cet esprit content de tout le monde, cette douce humeur, cette gaieté galante me rassurent quelquefois. On ne peut pas, on ne doit pas aimer Colombille sans chagrin, sans pâlour, sans colère, sans tristesse, sans passion et sans jalousie, en ayant l'air d'être heureux de vivre!

» Ce soir, après le spectacle, Colombille ayant voulu se promener à pied, au clair de la lune, Éric m'a poussé vers elle, et m'a conseillé de lui offrir mon bras. Eh bien! je vous le demande, est-ce que l'on prête à un ami le bras sacré d'une femme que l'on aime? J'ai touché, j'ai tenu pendant un heure le bras de Colombille! Elle m'a dit beaucoup de bien d'Éric et beaucoup de mal du harpiste. En l'écoutant médire du musicien, j'ai recommencé à avoir peur de l'huile.

» Il est vrai que j'ai peur de tout le monde, des gens d'esprit et des imbéciles. J'ai peur de ceux qui connaissent Colombille et de ceux qui ne la connaissent pas. J'ai peur des enthousiastes qui l'applaudissent et des indifférents qui oublient de l'applaudir. J'ai peur des visites qu'elle reçoit et des visites qu'elle repousse. J'ai peur des amitiés qu'elle avoue et des affections qu'elle dédaigne. J'ai peur des misérables qui la servent, et j'ai osé lui demander, il y a deux jours, pourquoi elle souriait à son coiffeur! Les passants eux-mêmes, les passants de la rue me font frémir quand ils la regardent pour l'admirer! Je ne sais comment cela s'est fait... Mais, en ce moment, je puis vous dire ce que disait Molière amoureux: « Tout ce que je vois, » tout ce que j'entends, tout ce que j'apprends, toutes » les choses du monde se trouvent avoir du rapport » dans mon âme avec cette femme que j'aime! »

» Colombille adore ce qu'elle veut bien appeler mon talent; elle me répète chaque jour que mon violon est un instrument merveilleux, un petit corps habité par le génie même de la musique. Elle m'assure que mon archet est une espèce de diapason enchanté qui lui donne le ton du sentiment, du goût et du style. Quand elle doit chanter le soir au théâtre, elle ne manque jamais d'étudier son rôle avec moi, dans son salon, presque toute la journée. Je suis, dit-elle, son inspiration, son enthousiasme, et l'âme de mon violon passe dans son cœur et dans sa voix; elle appelle cette âme de la mélodie: une *Égérie qui chante!*

LOUIS LURINE.

(La suite au prochain numéro.)



## CHRONIQUE THÉÂTRALE.

GRAND OPÉRA : *Betty*, opéra en deux actes, par M. Hippolyte Lucas, musique de Donizetti.

Donizetti, se trouvant à Naples à court de poème (à quoi songeaient donc les improvisateurs italiens?), se mit à traduire tout simplement le livret; à mesure que les vers français se transformaient sous sa plume en vers italiens, il les accompagnait d'une musique vive, pimpante, légère, avec une pointe d'attendrissement, comme la muse italienne sait en inspirer quelquefois. Poème et partition, tout fut achevé en quelques jours; rien ne manquait à l'opéra: un finale, un de ces morceaux d'ensemble où Donizetti aime à marier la science à l'inspiration. En une saison tous les airs de *Betty* devinrent populaires, on les chanta partout, et aujourd'hui encore la tyrolienne, la chanson du marin, les deux duos, le trio et enfin la cavatine de la fin sont applaudis avec transport par tous les parterres de l'Italie.

Les directeurs avaient bonne envie de représenter *Betty*; malheureusement *Betty*, c'était le *Chalet*. La question était de donner le *Chalet* sans le *Chalet*; tour de force passablement difficile et qu'un écrivain rompu à toutes les finesses de la langue poétique et à toutes les ficelles de l'art dramatique pouvait seul accomplir. M. Hippolyte Lucas s'en est très-habilement acquitté.

Madame Bosio, qui chante le principal rôle de l'opéra nouveau, a eu les honneurs de la représentation. Madame Bosio est une chanteuse pleine de charme et d'entrain à laquelle les occasions ont manqué jusqu'ici de se faire entendre. Elle nous quitte, dit-on, au mois de mars; mais ce ne sera probablement qu'un congé. Le succès de *Betty* a signé d'avance son rengagement.

Au grand regret du public, les ouvrages gais sont rares; on ne compte guère dans le répertoire actuel que le *Philtre* et le *Comte Ory*; le trio va être complété par *Betty*.

Pauvre Donizetti, quand ta vive pensée  
Sous un nuage sombre, hélas! fut éclipsée,  
Je m'accoudai souvent au bras de ton fauteuil;  
Betty, suave enfant, apaisant ta souffrance,  
Tu me disais: Un jour la France  
L'adoptera sur mon cercueil!

s'écrit M. Lucas dans une des strophes de la touchante pièce de vers qu'il adresse à Donizetti en tête de *Betty*. On peut dire que le compositeur ne se trompait pas et que l'adoption est consommée.

TAXILE DELORD.

THÉÂTRE IMPÉRIAL DU CIRQUE: *La Poudre de Perlimpinpin*, féerie en trois actes et vingt-quatre tableaux de MM. Cogniard frères.

Voici une poudre merveilleuse qui a plus d'un rapport avec les fameuses pilules du diable; — avec une petite pincée de cette poudre on opère des prodiges, et on



peut même lutter victorieusement contre Satan en personne lorsqu'il se passe la fantaisie de venir faire un tour sur terre, où il voyage sous le pseudonyme de Fardakinbras.

Vous êtes prévenu, si vous rencontrez Fardakinbras, méfiez-vous !

C'est une bien jolie personne que la princesse Zibeline, fille de l'illustre roi Courtebotte, mais par malheur elle a un léger défaut, elle n'a pas de cour : — cela n'empêche pas quatre beaux princes de se disputer ce cœur absent.

C'est le prince Vifargent qui obtient le plus de succès auprès de Courtebotte, grâce au talisman d'une fameuse poudre qui lui a été confiée, en mourant, par le vieux Perlimpinpin, très-fort sur la chimie allemande.

Je n'entreprendrai pas de vous décrire toutes les tribulations par lesquelles sont obligés de passer le prince Vifargent et le roi Courtebotte, vous devez comprendre que ce n'est pas facilement qu'on triomphe de Fardakinbras.

Le roi Courtebotte a le désagrément d'être tout particulièrement lutiné par une certaine fée, qui se passe la fantaisie de lui appliquer tous les jours à midi une effroyable paire de soufflets.

Lorsqu'ils entendent retentir ces soufflets tous les courtisans règlent leur montre, c'est pour eux un véritable canon du Palais-Royal.

Ce n'est pas tout, ce malheureux roi Courtebotte a l'imprudence de pénétrer dans le royaume des porcelaines, et la reine Potiche le transforme en magot, il ne peut plus remuer que la tête et les mains.

Le prince Vifargent n'est pas non plus sans éprouver quelques désagréments, et notamment lorsque le terrible Fardakinbras lui enlève son propre cœur ; — mais tout est bien qui finit bien, et Vifargent finit par épouser la princesse Zibeline.

La féerie de la *Poudre de Perlimpinpin* aura encore un grand point de ressemblance avec les *Pilules du Diable*, — c'est qu'elle aussi elle sera jouée deux cents fois.

LOUIS HUART.

## GAUSERIES.

Pan, pan !

De tous côtés on entend d'effrayantes détonations, les marchands de pistolets ont remplacé les vendeurs de parachutes qui encombraient les boulevards cet été.

Et chose terrible, ces pistolets sont mis à la portée de toutes les fortunes, — dix-neuf sous, — tel est le prix fixe, invariable, de ces joujoux, qui vont déve-

lopper les instincts guerriers de tous les gamins de Paris.

Les polichinels et les poupées sont les victimes de ces armes nouvelles : en joue, feu, et les voilà par terre !

La balle de plomb est remplacée par du liège, car c'est un bouchon qui fait en s'échappant : pan, pan ! — exactement comme lorsqu'il sort d'une bouteille de champagne.

J'ignore le nom de l'ingénieur armurier qui a inventé les pistolets à dix-neuf sous, mais il peut se flatter d'avoir opéré une révolution complète dans les joujoux.

Lorsqu'on a pris un pistolet, on ne tarde pas ensuite à prendre goût au fusil et au canon, — avant huit jours tous les enfants de huit à dix ans seront costumés en artilleurs, et ceux qui sont un peu plus grands porteront l'uniforme de carabiniers.

M. Cobden était venu à Paris pour y passer gaie-ment la première quinzaine de janvier, mais la première *pistoletade* qu'il a entendue sur le boulevard l'a mis en fuite : — le soir même il reprenait le paquebot à Boulogne, — il avait compris que sa place n'était pas dans une ville où les enfants eux-mêmes s'amusaient à tirer des coups de pistolet du matin au soir.

Essayez donc de désarmer cinquante mille gamins !

Il faudrait être fou pour tenter une pareille entreprise.

Un instant M. Cobden avait eu le projet de demander le concours de tous ses collègues du congrès de la paix, et d'ouvrir une souscription pour acheter toutes les armes qui sont en vente en ce moment sur les boulevards de Paris, mais il fut effrayé par le total des dix-neuf sous qu'aurait exigé cette affaire colossale.

Les membres du congrès de la paix ne sont point avertis de paroles, mais lorsqu'il s'agit de donner de l'argent ils y regardent à sept fois.

Un marchand de biblots bien renseigné avait certifié à M. Cobden que le nombre des pistolets à dix-neuf sous actuellement en vente s'élevait à cinquante-cinq mille, — et on confectionne encore nuit et jour !

Que sera-ce donc lorsqu'un armurier, encore plus ingénieux que le premier, mettra en vente des canons qui tonneront, et toujours au prix de dix-neuf sous !

Dès sept heures du matin nous entendrons sur les boulevards, non plus *pan, pan !* mais *boum, boum !*

Alors plus d'un Parisien se décidera à aller se fixer à Meaux.

De tout temps Meaux a été une ville renommée pour sa tranquillité, et je suis certain que dix ans se passeront avant qu'on y entende l'explosion d'un seul pistolet à dix-neuf sous.

Voilà une ville qu'il est agréable d'habiter !

LOUIS HUART.